Victor BALLU



1829 – 1907


EX
LIBRIS
AMERICAN FOUNDATION
FOR THE BLIND INC.

Victor BALLU

M. Victor-Narcisse Ballu était issu d'une de nos vieilles familles angevines. En effet, du côté de son père, il était proche parent du docteur Georges Bouchard, dont le nom est demeuré si aimé à Saumur. Du côté de sa mère, il était apparenté au sénateur Merlet, à M. Grignon, président du Conseil général, etc.

Né à Douces le 30 juillet 1829, il suivait les classes du collège de Doué-la-Fontaine, quand, vers l'âge de 10 ans, en jouant avec un petit fusil, pendant les vacances, il fut atteint à l'œil; quelque léger que parut l'accident au premier abord, le mal fit de rapides progrès. Les soins de M. Mireau, l'oculiste célèbre d'Angers, ne purent les enrayer et la cécité fut bientôt complète. Aussi, toute sa vie, Victor Ballu conserva-t-il un sentiment très vif de l'impuissance trop fréquente de la médecine et chercha-t-il seulement dans une

hygiène intelligente et austère le moyen de prolonger une existence toute de travail et d'activité.

Aussitôt que son infirmité fut constatée irrémédiable, il entra à l'Institution nationale des Jeunes Aveugles de Paris. Ses succès y furent constants, son éducation complète. L'Institution se l'attacha comme professeur.

Ses aptitudes spéciales le désignaient pour enseigner les mathématiques; le directeur des études lui demanda, cependant, de prendre, provisoirement, une classe de piano pour laquelle on n'avait pas de titulaire. Cette mesure provisoire dura quarante ans! Par son enseignement méthodique et consciencieux, il arriva à former des élèves supérieurs dont un bon nombre se trouvèrent prêts à suivre les cours du Conservatoire et à y conquérir les plus hautes récompenses.

Lui-même fut honoré de nombreuses distinctions : le premier, il reçut le prix Dufau, destiné à récompenser un professeur aveugle qui, par son zèle et son bon enseignement, contribue à former d'autres professeurs aveugles.

Le ministre Spuller lui remit solennellement, devant toute l'Institution, un prix de 500 fr. décerné par la Société d'assistance pour les aveugles, en même temps que la Société pour le développement de l'Instruction et de l'Education le couronnaient et que les palmes académiques venaient s'attacher à sa boutonnière. Aussi, le censeur de l'Institution pouvait-il écrire, en apprenant sa mort, qu'il saluait de son souvenir ému

l'un des professeurs qui ont fait le plus honneur aux études de la maison.

Le professorat n'absorbait pas toutes les activités de son esprit; il s'appliqua de bonne heure à perfectionner tous les moyens d'instruction et de travail mis aux mains des aveugles. Des ouvrages spéciaux énumèreront ses innombrables efforts et les inventions auxquelles il attacha son nom; en particulier l'écriture interpoint qui diminuait de moitié le papier employé et la grosseur des volumes; la sténographie et la réglette-Ballu connue dans le monde entier.

Dès 1851, la Société nationale d'encouragement au bien décernait une médaille à ses inventions, qui en recevaient encore une autre à l'exposition de 1889.

Son élève de prédilection, Maurice de la Sizeranne, reçut de lui les encouragements les plus éclairés pour l'organisation de ses œuvres qui atteignent maintenant un développement si merveilleux ; et l'élève reconnaissant voulut réserver une place d'honneur dans son conseil d'administration au maître qui était en même temps vice-président de la société de placement et de secours mutuels pour les anciens élèves de l'Institution Nationale.

Les questions spéciales aux aveugles n'étaient pas les seules à captiver l'attention de Victor Ballu.

C'était un monde très vivant que le cercle des jeunes professeurs de l'Institution ; ils sentaient le besoin de se mettre en rapport avec le monde extérieur et ils savaient y faire

bonne figure rapportant ensuite à leurs élèves des notions plus vastes et plus justes sur la vie. Ils suivaient avec assiduité les cours d'histoire, de littérature et même de sciences de la Sorbonne et,dans ses dernières années, M. Ballu rappelait avec complaisance et fidèle mémoire ce qu'il avait entendu aux cours de Michelet, de Lenormand en 1845, de Saint-Marc Girardin en 1852 dont les conférences sur l' « Emile » l'avaient particulièrement frappé, car il y avait à l'entendre, disait-il, un charme qu'on ne trouve pas à le lire. Ozanam l'avait aussi particulièrement intéressé ainsi que Rosseuw-Saint-Hilaire

Mais ce qui montrera bien sa puissance de travail, c'est qu'il rédigea une étude sur les « aurores boréales » qui fut publiée sous le pseudonyme de la Motte Tarchant, en 1857, dans le «Bulletin de l'Académie des sciences» Dans le même bulletin, M. Sainte-Claire-Deville donna une analyse du mémoire de V. Ballu sur la « Musique Optique ». Si l'on songe que ces sujets étaient traités par un aveugle, on comprendra quel tour de force ils constituaient. Ils ne furent pas les seuls auxquels on donna les honneurs de l'inscription ; mais ses plus remarquables travaux furent ceux qui concernaient la phonétique. Présentés à M. Bréal, de l'Institut, par l'entremise de M. l'abbé Boré, lazariste, ils furent analysés par Louis Havet, du Collège de France, qui, le 5 décembre 1872, en écrivait cette appréciation : « Ce travail est merveilleux par l'exactitude, la minutie, la ri-

gueur mathématique de ses observations et de ses définitions ; je crois qu'il a non seulement reconstitué à lui seul l'édifice de la théorie phonético-physiologique dans son ensemble, mais trouvé des faits entièrement nouveaux ; là même où l'auteur n'a fait que retrouver des faits connus, son travail est précieux parce qu'il forme comme une *preuve* (au sens mathématique du mot) des classifications antérieures.. .. Il serait d'un grand intérêt scientifique de compléter certains points fort neufs que l'auteur ne fait que toucher en passant, et qui mériteraient d'être approfondis par lui-même, car nul ne remplit mieux que lui les conditions nécessaires pour l'étude de ces problèmes délicats, c'est à dire l'habitude d'entendre bien et celle de classer les faits, la finesse de l'oreille et la précision de la pensée ».

Il résulta de là une active correspondance et union de travail entre le professeur du collège de France et le professeur aveugle ; la mort seule put les interrompre.

Les résultats qui en sortirent furent précieux pour la science, et, dans sa thèse de doctorat, l'abbé Rousselot, de l'Institut catholique de Paris, y rend hommage.

Une autre source de travaux sollicita l'attention de M. Ballu, ce fut l'éducation de ses enfants.

La Providence lui avait ménagé un adoucissement à la terrible épreuve de la cécité en lui donnant une épouse aimante et dévouée qui partagea ses soins vigilants sur leurs trois enfants. Pour eux, il composa

et publia successivement un alphabet en images donnant, à la fois, la forme et le son des lettres; une méthode de lecture basée sur la phonétique ; une transformation raisonnée des dix chiffres, pour une méthode mnémotechnique, etc., etc.

Pour compléter et couronner une existence si bien remplie, il s'attachait fortement à la vie religieuse.

Il avait retrouvé à Paris deux prêtres, angevins de marque : Eugène Boré, son parent, secrétaire, puis supérieur général des Lazaristes, et le P Matignon, directeur des Pères de Famille. Il puisa dans leur fortifiante amitié des lumières pour sa foi et des énergies nouvelles.

Les conférences de Notre-Dame le comptaient d'ailleurs parmi leurs auditeurs assidus ; et cette belle âme, illuminée des lumières chrétiennes, rayonnait malgré les ténèbres de ses yeux clos. Un jour, devant un groupe d'ecclésiastiques qui n'en ont point perdu le souvenir, l'Archevêque de Tours, avec une affectueuse bonté, interrogea M. Ballu sur les sentiments que lui inspiraient la dure épreuve de sa cécité ; il répondit simplement : « Je la considère comme une grâce du bon Dieu qui m'a évité sans doute, pour cela, des peines plus grandes ». Et comme le prélat insistait et lui disait : « Oui, c'est bien, cette conformité à la volonté divine ; mais au point de vue humain, ce doit être bien dur » ; il répondit encore : « Il y a dans la vie tant de choses qui sollicitent notre attention que j'ai rarement

pensé à celle-là : la vue, c'est une fenêtre par laquelle je n'ai pas eu le temps de regarder ! »

On imagine facilement l'impression que pouvait faire un tel homme sur ceux qui l'approchaient et vivaient près de lui. Ses élèves en recevaient une formation morale supérieure, et plusieurs d'entre eux qui devinrent ses collègues dans le professorat, écrivaient à sa famille : « Sa mort est un deuil pour nous tous et une vraie affliction; il nous laisse le souvenir d'une conscience si haute!... d'une des plus hautes intelligences de l'Ecole des aveugles de Paris. »

Il y a treize ans, l'heure de la retraite ayant sonné, son fils étant prêtre, sa fille aînée mariée, il se retira, avec sa plus jeune fille, la plus fidèle des Antigones, dans son bien patrimonial de Coulon, près de Montreuil-Bellay.

Il n'avait jamais oublié le Saumurois ; il y était revenu presque chaque année et il disait avec humour : « Je suis Angevin ; je ne suis à Paris que pour mes affaires. Il est vrai qu'elles m'y retiennent depuis cinquante ans; mais je reviendrai. »

Dans sa retraite, il ne délaissa pas le travail. Il donnait une large part de son temps à la prière et les habitants qui l'aimaient, le voyaient avec édification se rendre chaque matin à l'église distante de deux kilomètres. Par esprit de foi, il avait voulu se consacrer à la musique religieuse ; il avait publié une petite brochure: « Un mot sur le Plain-chant », qui avait fait autorité et qu'avaient haute-

ment approuvée les Mathis-Lussy, Siébert, Teppe, Gigout, etc.

Il continua ce genre de travail, ainsi que celui de la phonétique. Il répondait à la nombreuse correspondance que de tous les points du globe il recevait des aveugles désireux de s'initier à ses inventions.

Et dans ces occupations il employa ses dernières années. Peu à peu les forces s'en allèr nt ; mais ne le quittèrent, ni l'énergie, ni l'activité d'esprit, qui pour devenir parfois fièvreuse ne perdait rien de sa logique absolue ; et quand ses organes affaiblis lui refusèrent leurs services, doucement, après avoir pieusement reçu tous les sacrements, entre les bras de ses enfants, il s'éteignit.

Aux funérailles qui lui furent faites le Samedi-Saint dans l'église d'Antoigné, trop petite pour la circonstance, on vit bien en quelle estime le tenaient les nombreux amis venus de loin et tous les habitants du pays.

Longtemps, ils garderont le souvenir des exemples de courage chrétien et de travail persévérant qu'il leur donna avec une énergie calme qui savait vaincre les difficultés de la vie.

Victor BALLU

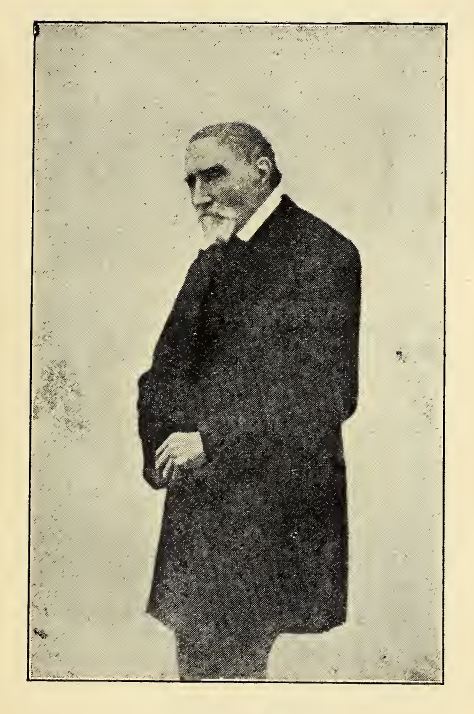
1829 – 1907



Vers 1850

Victor BALLU

1829 – 1907



Vers 1900

M. Maurice de la Sizeranne lui a consacré, dans le « Valentin Haüy », des lignes émues dont voici un extrait :

« Après le service célébré pour M. Victor Ballu dans la chapelle de l'Institution nationale des Jeunes Aveugles où, pendant cinquante ans, il s'est si souvent et si pieusement agenouillé, j'ai tenu à faire comme un pélerinage de souvenirs dans les lieux où j'ai le plus connu mon ancien maître, où j'ai le plus reçu de lui.

C'est dans la classe où Ballu avait enseigné après Braille ; c'est, assis devant ce piano où, élève, je venais quotidiennement m'asseoir, que d'abord, je suis venu.

Je suis comme enveloppé, pénétré par les mêmes bruits, les mêmes sonorités, la même ambiance qu'alors...

Les leçons étant individuelles, cela lui permettait, dans ce tête à tête quotidien avec ses élèves, de leur donner, en passant et sans solennité ni apprêt, des conseils qui souvent portaient des fruits. Profondément religieux, nous le savions, il n'était pas du tout sermonneur. Très discret et réservé avec ses élèves, rarement il abordait, le premier, les questions religieuses. Deux fois par an, pour la St-Victor et pour le jour de l'An, ses vingt élèves de piano se réunissaient et, ensemble, envahissaient sa classe ;

le plus ancien de nous prenait la parole et, très simplement (les phrases pompeuses si chères aux écoliers lui auraient profondément déplu) disait, en deux mots notre reconnaissance et nos vœux. Alors, tout simplement aussi, il nous exprimait ses remarques, ses encouragements, ses souvenirs sur le passé ; tout cela avec beaucoup de sobriété : il ne s'attardait jamais à rien, mais comme chaque mot portait, l'impression était forte...

Bien des fois, depuis l'heureux temps où, élève, je n'avais qu'à me préoccuper du doigté de tel trait de *Sonate* ou de *Concerto*, je suis revenu ici saisir mon ancien maître, dont j'étais devenu le respectueux ami, afin de lui demander un conseil,de lui soumettre une idée. Mais généralement alors, les entretiens étaient brefs, car, homme du devoir, pour rien au monde, il n'aurait voulu frustrer son élève du temps auquel celui-ci avait droit. Nos plus longs entretiens ont eu lieu dans une autre pièce nommée « la Chambre commune ».

Ballu y était le plus souvent seul. Son armoire était remplie de livres parmi lesquels bon nombre d'ouvrages religieux ; et le dimanche avant ou après les offices, dans la semaine avant ou après ses heures de classe, je savais le trouver là, travaillant ou priant...

Mes enthousiasmes de la vingtième année en lui trouvaient de l'écho ; combien il m'a été précieux de trouver en lui à la fois l'audace d'un esprit inventif, constamment à la

recherche de quelque progrès nouveau, et la connaissance du passé, c'est-à-dire l'expérience qui calme les trop impatientes ardeurs! Jamais avec Ballu la conversation ne devenait banale ou mesquinement personnelle: idées, faits, observations curieuses ou utiles, voilà seulement ce qui l'intéressait ; ce qu'il disait était réfléchi, mûri, condensé.

Bien loin de s'enfermer dans nos questions spéciales, sa curiosité d'esprit s'étendait à tout; par des lectures nombreuses, par des conversations avec des hommes d'une large culture, il se tenait très informé des questions religieuses, historiques, scientifiques, etc.

Avant Riemann, ou du moins avant qu'on eût parlé en France de sa théorie; avant la construction du clavier renversé de Mangeot, il avait publié une brochure intitulée : « De la vraie nature de l'accord parfait mineur » et fait de laborieuses recherches et expériences auxquelles il associait ses élèves de bonne volonté.

Ses enfants, tout jeunes, avaient été habitués avec ingéniosité à le seconder dans la mesure de leur développement physique et intellectuel. Sa tête était toujours en travail et quand une idée, un problème préoccupaient son esprit, il les poursuivait jour et nuit.

C'est ainsi, m'a-t-il raconté, que la première idée de l'impression recto-verso interpoints lui vint en traversant le jardin des Tuileries.

Parmi ses si nombreuses trouvailles, une

de celles à laquelle il tenait le plus, était sa sténographie. Grâce à ce très ingénieux procédé, l'aveugle initié peut écrire en Braille presqu'aussi vite que le clairvoyant qui écrit à la plume, et cela, sans nuire notablement, à la rapidité de la lecture. En beaucoup de choses, sinon en toutes choses, il avait son procédé à lui, sa méthode nettement déterminée et judicieusement adaptée à la cécité. Ballu estimait que le mieux pour un aveugle c'est d'être très simplement *aveugle*, d'accepter, de demander même, avec simplicité et gratitude, l'aide des clairvoyants chaque fois que cela est nécessaire, mais seulement lorsque cela est nécessaire ; et qu'il fallait nous appliquer à faire le plus de choses possibles par nous- mêmes, d'abord pour encombrer le moins possible ceux qui vivent avec nous, ensuite pour être nous-mêmes aussi indépendants qu'il est possible.

Il s'appliquait à tout raisonner, à tout faire méthodiquement, ne laissant rien à l'aventure, au hasard des circonstances. Le caprice lui était antipathique. .

Ballu était pour moi un modèle vivant, car il y avait grand profit, sans adopter toutes ses idées, tous ses systèmes, à observer ses méthodes, ses procédés parfois si ingénieux.

Très économe en toutes choses, il l'était encore plus du temps que de tout le reste. Ceux qui ont correspondu avec lui ont connu son extrême laconisme, qui devenait parfois vraiment énigmatique; mais d'ordinaire, il savait mettre tant de sens, de pensée dans

ses courtes phrases, que dix lignes de lui renseignaient davantage que plusieurs pages écrites par d'autres.

Il avait le secret de faire beaucoup en une journée, sans doute parce que très maître de lui, il ne s'oubliait, ne s'attardait pas, quelqu'agrément qu'il pût trouver à une chose, quand l'heure de faire une autre était venue... Ballu avait ce qu'on a si justement nommé : « la puissance d'arrêt » ; aussi bien dans le travail que dans le délassement, savoir et pouvoir s'arrêter à temps, au temps marqué d'avance par la raison, est une des plus grandes sciences de la vie : mon cher maître la possédait... Grande était son austérité ; il ne s'accordait rien ; toujours prêt au sacrifice, il le faisait comme naturellement ; c'était, pour ainsi dire, son air ambiant.

Un homme de semblable trempe, devait avoir et avait, en effet, beaucoup d'autorité ; j'ai pu maintes fois la constater, par exemple dans le petit groupe de clairvoyants et d'aveugles typhlophiles qui se réunissait, vers 1883, et qui devait donner naissance à l'Association Valentin Haüy.

Il ne prenait la parole qu'après avoir écouté — debout le plus souvent — les autres exposer leur opinion. Et quelque fût le sujet traité, presque toujours il avait un mot à dire, mot plein de justesse, donnant à réfléchir, ouvrant des horizons intéressants. On l'écoutait avec beaucoup de déférence, sentant en lui l'homme de conscience et de réflexion. D'une franchise absolue, personne plus que

lui n'était ennemi des demi-mesures, des phrases dissimulant ou atténuant la vérité. Il voulait qu'à propos de ses inventions comme de celles des autres on parlât ainsi : « C'est bon — c'est médiocre — c'est mauvais ».

Lorsqu'en 1893 il quitta Paris pour habiter sa propriété de Coulon, près Montreuil-Bellay, son départ laissa un vide que personne ne remplit.»

Maurice de la Sizeranne.

Victor Ballu avait composé de petites pièces de vers pour appuyer d'exemples les principes de métrique qu'il avait savamment étudiées et qui diffèrent des règles habituelles de notre prosodie.

Je ne suis pas poète, disait-il dans ses « Observations sur la versification française » mais étant musicien, j'étudie le vrai sens du rythme dans les vers.

Dans ses années de retraite, il goûta un grand charme à multiplier ces petites poésies où il condensait sa pensée et exprimait sa prière; plus d'une fut primée à des concours littéraires.

Soyons pleins d'espérance
Dieu veut notre bonheur
L'épreuve et la souffrance
Prenons tout de grand cœur.

A la fin d'un chant sur son cher « Coulon » il disait :

Ici sera ma tombe
Du paradis le seuil
. . . .
Qu'une croix sur la pierre
Demande au voyageur,
Pour l'âme, une prière
Jointe au sang du Sauveur.
Qu'une fleurette y pousse,
L'oiseau dise ses chants;
Qu'à genoux sur la mousse
Y viennent mes enfants.

Saumur. — Imp. P. Godet. 8.298